

UP festival

Circus & Performing Arts

15 > 27
03.2022

Brussels

11 Lieux
13 Jours
27 Spectacles
56 Représentations

UP UP UP. BE

UP - CIRCUS & PERFORMING ARTS | THÉÂTRE VARIA | BRONKS | WOLUBILIS | CHARLEROI DANSE - LA RAFFINERIE | MAISON DES CULTURES & DE LA COHÉSION SOCIALE | LES HALLES DE SCHAERBEEK | LE JACQUES FRANCK | THÉÂTRE MARNI | LE 140

be.brussels
Fédération Wallonie-Bruxelles
citydev.brussels
LE SOIR BRUZZ BX visit.brussels

ENSEIGNEMENT

« Les écoles de théâtre sont empreintes de la culture du viol et de la violence »

En écho aux récentes dénonciations de sexisme et de harcèlement dans les universités belges, le mémoire d'une étudiante pointe des pratiques alarmantes dans les écoles supérieures de théâtre.

CATHERINE MAKEREEL

De l'importance de questionner l'enseignement du théâtre. C'est ainsi qu'Anna Baillij intitulait son mémoire de master en arts du spectacle, en 2021, à la fin de ses études à l'IAD (Institut des arts de diffusion). Remettre en question les méthodes d'apprentissage pour favoriser une école de jeu plus participative et bienveillante, telle était la mission que se fixait l'étudiante, entre-temps diplômée, avec distinction, de cette institution basée à Louvain-la-Neuve.

Elle qui a, au cours de son cursus, souffert d'un burn-out en plus d'une dépression, entendait comprendre comment les corps et les esprits en arrivaient à un tel niveau d'épuisement, mais aussi mieux cerner les causes d'un mal-être qu'elle percevait au-delà de son cas personnel. « Ce que je vivais, je me rendais compte que d'autres le vivaient aussi, y compris dans d'autres écoles », se souvient la jeune femme. L'étudiante crée donc un questionnaire auquel répondront 200 personnes, toutes écoles confondues (y compris en France). Un échantillon restreint (Anna Baillij est alors étudiante de théâtre et non de sociologie) mais qui permet tout de même de faire clignoter quelques signaux d'alarme. Son échantillon comprenait 78 % de femmes, 16 % d'hommes et 6 % de personnes ayant répondu « autre ». « Si plus de femmes ont répondu, c'est peut-être parce que mon appel a été très partagé par des groupes comme Paye ton Rôle ou Callisto, qui ont un public très féminin, mais aussi parce que les garçons ne se sentent pas concernés. Quand tu ne vis pas certaines choses au quotidien, tu ne les remarques pas ! »

Un sexisme intériorisé

Dans ce mémoire, entré en lice pour le prix Philippe Maystadt, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 50 % des étudiantes femmes (ou non binaires) ont eu besoin d'une aide psychologique à cause de problèmes liés à l'école et dans 92 % de ces cas, l'école n'a rien fait ; un quart seulement des personnes se sentent à l'aise pour parler des dysfonctionnements de l'école avec le corps pédagogique ; 68 % des élèves disent que leur confiance en eux a baissé depuis le début de leur cursus ; 78 % affirment avoir ressenti une compétition qui peut être le déclencheur d'un stress. Compétition qui, selon les commentaires étayés accompagnant le questionnaire, s'exerce de manière plus forte encore chez les femmes. D'abord parce qu'il y a moins de rôles féminins disponibles dans ce qui est proposé aux élèves. Mais aussi parce que certains enseignants, qui sont sou-



« Ce que je vivais, je me rendais compte que d'autres le vivaient aussi, y compris dans d'autres écoles », explique Anna Baillij. © ANATOLE BERNAUDEAU (ST)

vent les futurs employeurs, ont intériorisé un certain sexisme, considérant la beauté, la séduction ou la sensualité féminine comme critères importants, le talent ou le travail passant au second plan.

« Ce que j'observe dans nos écoles, c'est que nous sommes toutes des jeunes filles un peu mignonnes, fines, blanches », analyse Anna Baillij. « C'est triste à dire, mais je n'avais pas de camarades de classe qui avaient un peu de poids. Ça commence là le sexisme ! Et puis, non seulement il y a moins de rôles pour les femmes, mais on nous demande plus qu'aux garçons. On doit être belles, sentir bon, être bien habillées. Du coup, on se demande si la fille à côté n'est pas plus belle et si elle va prendre le rôle à notre place. Ce rapport de séduction devient une forme de survie quand les profs sont susceptibles de t'engager ensuite dans leur projet. Les études ressemblent à un géant casting de quatre ans. Mais ce n'est pas possible de passer quatre ans à être ainsi observée, regardée, à tenir la pression, à être toujours parfaite et engageable. »

Des profs sans formation pédagogique

Aux racines de ce sexisme ambiant, Anna Baillij identifie des dysfonctionnements plus généraux comme la non-diversité de ce qui est enseigné. « Sur dix projets dans mon cursus scolaire, neuf étaient basés sur des pièces écrites par des hommes », témoigne la comédienne. Mais aussi un cadre d'enseignement arbitraire. En effet, alors qu'enseigner est un métier, les professeurs n'ont souvent aucune formation pédagogique. Ils ou elles sont engagés parce que considérés comme des superstars dans leur domaine. A ce propos, la philosophe belge Petra van Brabant, citée dans le mémoire, écrit : « Les artistes ne font pas de pédagogie, iels sont des génies de l'Art sacré. » Non pas formés sur comment apprendre, mais touchés par la grâce divine de l'Art, ils ou elles enseignent selon les méthodes de penseurs inattaquables comme Stanislavski, Grotowski, Brecht, Meyerhold. Que des hommes, soit dit en passant.

« Ce manque de cadre, doublé d'un caractère sacro-saint, induit forcément des dérives. « Ce n'est pas rare d'avoir des profs qui contactent les élèves en dehors des cours, qui leur envoient des cartes postales, qui s'immiscent dans leur vie privée », témoigne Anna Baillij. « Sans parler des hurlements, des colères, des mots durs qu'on ne se permettrait pas dans un auditoire mais qu'on ose ici parce qu'on est dans une salle de dix élèves, porte close. » La comédienne parle encore d'un système de notation subjective : « Les objectifs sont très flous, ce qui laisse une liberté totale pour dire ce qui est réussi ou pas. Et ce n'est pas rare de ressortir d'une séance de retours en pleurant parce qu'on s'est fait dégommer. » Soulignant le caractère systémique des violences dans les écoles de théâtre, Anna Baillij va plus loin, puisqu'elle conclut que « la culture du viol et de l'omerta s'apprend aussi à l'école ». Cela ne veut pas dire, précise-t-elle, « que tous les hommes sont des violeurs, dieu merci, mais que lorsqu'il y a une agression, physique ou verbale, d'un prof à un étudiant, ou d'un étudiant à un autre, personne ne réagit. Ce n'est pas puni, et donc pas socialement interdit ».

Hypocrisie des cellules d'écoute

Anna Baillij a fait le compte : ce ne sont pas moins de neuf agressions sérieuses dont elle a eu connaissance dans son école. « C'est sans doute représentatif de ce qui se passe ailleurs sauf que, quand on est dans un auditoire, on peut se mettre à dix mètres de son agresseur, mettre en place des choses pour ne pas voir cette personne, mais quand on est dans une classe de dix élèves et que, peut-être, le lendemain, on se retrouve dans une scène à devoir s'embrasser, c'est problématique. Sans compter l'hypocrisie autour de ce qui est mis en place pour écouter les étudiants. On vous propose une personne à qui parler ? Sauf que cette personne a elle-même des comportements agressifs. Ou est amie avec la personne incriminée. C'est un tout petit milieu où tout le monde se connaît et s'engage mutuellement. Les profs font bloc. C'est ce qu'il s'est passé quand on a sorti notre dossier dans les